Le voyage interdit

Les conditions de voyage des huguenots vers le Refuge

The forbidden journey. The travel conditions of Huguenots refugees

Didier Boisson

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2847>

DOI : 10.4000/abpo.2847

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 119-130

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Didier Boisson, « Le voyage interdit », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2847> ; DOI : 10.4000/abpo.2847

Le voyage interdit

Les conditions de voyage des huguenots vers le Refuge

Didier BOISSON

Professeur d'Histoire moderne, université d'Angers – CERHIO UMR 6258

Les persécutions contre les protestants lors du règne de Louis XIV sont responsables du plus grand mouvement migratoire que la France de l'Ancien Régime a pu connaître. Ce sont peut-être entre 150 000 et 180 000 huguenots qui ont fui entre 1680 et 1720¹. Cet important exode a lieu alors que depuis 1669 il est interdit aux réformés de quitter le royaume. D'autres lois royales confirment cette interdiction comme la déclaration du 18 mai 1682 portant défenses aux gens de mer et de métier de la RPR (Religion Prétendue Réformée) d'aller s'établir dans les pays étrangers ; la déclaration du 20 août 1685 décide d'attribuer la moitié des biens de ceux de la RPR qui sortiront du royaume aux dénonciateurs ; l'édit de Fontainebleau d'octobre 1685 qui révoque l'édit de Nantes réitère l'interdiction de sortir du royaume dans son article 10, « sous peine pour les hommes des galères, et de confiscation de corps et de bien pour les femmes » ; seuls les pasteurs ont le droit d'émigrer. La déclaration du 7 mai 1686 reprend cette interdiction en durcissant les peines encourues, les hommes sont désormais condamnés aux galères à perpétuité, les femmes à être rasées et recluses pour le reste de leurs jours, leurs biens confisqués. Cette législation est théoriquement en vigueur jusqu'à la Révolution².

1. BOISSON Didier et DAUSSY Hugues, *Les protestants dans la France moderne*, Paris, Belin, 2006. CABANEL Patrick, *Histoire des protestants en France, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2012. YARDENI Myriam, *Le refuge protestant*, Paris, PUF, 1985. MAGDELAINE Michelle et VON THADDEN Rudolf, *Le Refuge huguenot*, Paris, Colin, 1985. BIRNSTIEL Eckart, *La diaspora des Huguenots. Les réfugiés protestants de France et leur dispersion dans le monde (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, H. Champion, 2001. KRUMENACKER Yves, « La circulation des huguenots sur les routes du Refuge », *Revue d'Histoire de l'Église de France*, tome 98, n° 241, juillet-décembre 2012, p. 311-327.

2. Pour la législation antiprotestante : PILATTE Léon, *Édits, déclarations et arrests concernant la Religion P. Réformée (1662-1751)*, Paris, 1885.

C'est donc à un voyage interdit que les protestants français doivent se préparer et cela influence naturellement les conditions du voyage. Ainsi, comme l'écrit un des auteurs consultés, Jacques Fontaine, originaire de Saintonge, « je vis alors qu'il fallait ou périr ou sortir³ ». Pour étudier cette question, je m'appuierai avant tout sur des mémoires et des journaux de protestants qui ont fui et qui, une fois au Refuge, ont mis par écrit leur expérience afin que les épreuves endurées puissent se transmettre de générations en générations⁴. Le voyage interdit concerne les trajets et les conditions de voyage de ces protestants depuis leur domicile, jusqu'à ce qu'ils atteignent la frontière française ou qu'ils descendent du navire qui les a conduit dans un des pays du Refuge. La seconde étape, à l'intérieur des pays du Refuge, de ce long périple est étudiée dans l'article suivant par Michelle Magdelaine. Pour analyser ces voyages et les conditions dans lesquelles les réformés français les entreprennent, trois principaux aspects peuvent être étudiés : tout d'abord, les conditions de voyage rencontrées par les fugitifs, puis les soutiens et complicités qui ont facilité ces voyages, et enfin les difficultés et les échecs observés.

Des conditions de voyage difficiles...

Entre le domicile et la frontière ou la côte d'un pays du Refuge, les itinéraires sont très variés⁵. Certains gagnent l'Angleterre ou les Provinces-Unies par navires en s'embarquant à Bordeaux, La Rochelle, l'île de Ré, Nantes, Paimbœuf, Saint-Malo ou Granville. Mais la surveillance des côtes est importante dans les années 1680. Il en est de même en Méditerranée où navires anglais et hollandais peuvent embarquer des fugitifs du Midi. La voie terrestre est une seconde solution, l'objectif est alors de rejoindre plus particulièrement les Provinces-Unies ou la Suisse et, de là, le pays qui est prêt à accueillir des réfugiés. En ce qui concerne tout d'abord la Suisse et Genève, deux lieux de franchissement de la frontière sont privilégiés : traverser le Jura et la Franche Comté en passant par Pontarlier⁶, ou bien rejoindre Genève. Un axe important pour ces voyages est donc constitué par les vallées de la Saône et du Rhône, la ville de Lyon apparaissant comme un nœud de circulation essentiel pour ceux qui veulent atteindre

3. FONTAINE Jacques, *Mémoires d'une famille huguenote victime de la révocation de l'édit de Nantes*, Paris, Les Editions de Paris, 1992, p. 127.

4. Outre les *Mémoires* de Jacques Fontaine : DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, Paris, Mercure de France, 1968. *Journal de Jean Migault ou malheurs d'une famille protestante du Poitou victime de la révocation de l'édit de Nantes (1682-1689)*, Paris, Les Éditions de Paris, 1995. VALAT, Jean, *Mémoires d'un protestant du Vigan des dragonnades au Refuge (1683-1686)*, Paris, Les Éditions de Paris, 2011.

5. BOST, Charles, « Les routes de l'exil », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1898, p. 561-593 et 634-651.

6. DEBARD, Jean-Marc, « Révocation de l'édit de Nantes et abjurations. Les prisonniers huguenots de Besançon (1686-1688) », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1985, p. 508-533.

Genève⁷. Cette ville n'est pas en réalité l'aboutissement du voyage, mais seulement une étape. La deuxième voie possible est celle de la frontière du nord-est en rejoignant souvent Paris d'abord, car les possibilités d'anonymat sont plus grandes dans une telle ville, pour ensuite atteindre les Pays-Bas espagnols puis les Provinces-Unies. Comme l'exprime l'un de nos voyageurs, Isaac Dumont de Bostaquet, qui ressent un grand soulagement quand il arrive à Courtrai : « La joie de nous voir hors de notre ingrate patrie fut grande et nous commençâmes à respirer⁸. »

Concernant l'organisation des voyages, plusieurs éléments reviennent dans les témoignages. C'est tout d'abord les moyens de déplacement. La marche est une première réponse. Jean Valat, ancien notaire du Vigan dans les Cévennes, qui se réfugie aux Provinces-Unies, explique qu'il fit un jour de février 1686 « huit grandes lieues dans un pays des plus rudes [dans les Cévennes] et des plus vilains que je n'ai jamais vu [...]. J'aurais eu le lendemain beaucoup de peine de me rendre à Montpellier, sans la rencontre que j'eus d'un homme qui y allait avec un âne. J'avais les pieds si gâtés par la fatigue du jour précédent que je ne pouvais marcher qu'avec une extrême peine, et cet homme eut bien la courtoisie de me laisser monter sur sa bête jusqu'à Montpellier⁹ ». Il fait également le trajet entre Lyon et Genève à pied.

En revanche, de Nîmes à Lyon, Jean Valat utilise avec son compagnon de fuite une litière, c'est-à-dire un lit couvert porté sur deux brancards par deux ou plusieurs chevaux, mode de transport tout à fait traditionnel dans le Midi puisque lors de son voyage, outre sa litière, quatre autres litières font la même route ensemble, et trois d'entre elles sont occupées par des ministres qui eux ont le droit de quitter le Royaume. Isaac Dumont de Bostaquet traverse la Normandie, la Picardie et rejoint les Pays-Bas Espagnols, puis les Provinces-Unies à cheval.

Le bateau est une autre possibilité. C'est le mode de transport utilisé par Jacques Fontaine, fils de pasteur et lui-même proposant au moment de son départ. En 1722, dans ses *Mémoires* qu'il adresse à ses enfants, il explique que lui et sa future épouse ont mis onze jours pour effectuer le trajet entre La Tremblade et Bristol en Angleterre¹⁰. Il ne décrit pas véritablement cette période, notant seulement que « nous souffrîmes un peu à la mer, par les vents contraires, ayant été onze jours à la traversée sans oser relâcher en

7. Par exemple, les protestants du Berry passent par La Charité-sur-Loire, Corbigny, Château-Chinon, Couches ou Paray-le-Monial, Chalon, avant de rejoindre Lyon. Voir BOISSON, Didier, *Les protestants de l'ancien colloque du Berry de la Révocation de l'édit de Nantes à la fin de l'Ancien Régime (1679-1789)*, ou *l'inégale résistance de minorités religieuses*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 301-302.

8. DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, p. 179.

9. VALAT, Jean, *Mémoires d'un protestant du Vigan*, p. 100. Quand il quitte Le Vigan, explique-t-il, « je laissai ma femme, enceinte, et deux enfants. L'aîné, qui était auprès d'elle, était âgé d'environ six ans, et l'autre était en nourrice et âgé d'environ dix-huit mois » (p. 98).

10. Une ordonnance du 20 novembre 1685 interdit aux capitaines de bâtiments étrangers d'embarquer des passagers sans une autorisation du roi délivrée par une amirauté.

nul port de France ; ce qui fit qu'on fut obligé de ménager les vivres et surtout l'eau¹¹ ». Jean Migault, qui a rédigé son *Journal* également « en faveur de ses enfants » pour expliquer les persécutions subies par ses coreligionnaires, monte dans un navire près de La Rochelle le 19 avril 1688 et ne pose pied à terre que le 8 mai en Hollande. Il rejoint le lieu d'embarquement le lundi de Pâques : cette date facilita sa fuite, « attendu, écrit-il, que tout le monde était en promenade hors de ville et ce fut beaucoup plus aisé de mener les petits à pied et par la main qu'autrement. Les chemins étaient garnis de femmes et d'enfants, tout autour de la ville, les uns y allaient, les autres en sortaient, de manière que personne ne nous soupçonna¹² ». Ils rejoignent ainsi près de La Rochelle le lieu prévu où ils doivent embarquer dans une chaloupe qui doit les conduire au navire. Ils embarquent à 9 h 30 du soir dans la chaloupe et, écrit Jean Migault, « nous ne rencontrâmes notre vaisseau qu'au point du jour, ayant été toute la nuit errant sur la mer, sans le pouvoir trouver, nos matelots ne le pouvant pas discerner d'avec grand nombre d'autres qui étaient ancrés comme celui que nous cherchions dans l'endroit qu'on nomme la Palisse, proche l'île de Ré¹³ ». Ils réussissent enfin à monter dans le navire qui était prêt à appareiller. A lieu ensuite le trajet sur mer, et à cette occasion, il écrit :

« Vous vous souvenez et vous vous souviendrez toujours combien vous souffrîtes pendant ces dix-neuf jours, ayant été battus, à diverses fois, d'un terrible et épouvantable orage qui faillit à nous ensevelir sous les ondes [...]. Toute la troupe de nos passagers fut extrêmement fatiguée, et la plus grande partie furent plusieurs jours comme morts. Je fus des moins malades et je ne me souviens pas que le cœur m'ait jamais fait mal pendant ce temps de passage¹⁴. »

Des précautions doivent être prises durant l'ensemble du trajet, mais plus particulièrement à l'approche de la frontière. C'est ce que l'on observe souvent dans les différents témoignages. Grâce à un guide dont nous reparlerons, Isaac Dumont de Bostaquet coupe par des chemins détournés afin d'éviter gardes et troupes nombreux en Picardie et à l'approche de la frontière. Les guides qui conduisent Jean Valat recommandent de marcher la nuit afin d'éviter gardes ou dénonciations. *Mémoires* et *journaux* révèlent aussi les nombreuses complicités dont bénéficient les fugitifs.

...Mais de multiples complicités

La législation est très répressive à l'égard des personnes qui aideraient quiconque à quitter le royaume, alors que c'est interdit. L'ordonnance du 5 novembre 1685 défend à toutes personnes de contribuer à l'évasion de ceux de la RPR. Sont cités les marchands, les capitaines de navires, les

11. FONTAINE, Jacques, *Mémoires*, p. 132.

12. *Journal de Jean Migault*, p. 107.

13. *Ibidem*, p. 110.

14. *Ibid.*, p. 111.

maîtres de barques, à peine de 3000 livres d'amende et de punition corporelle en cas de récidive. L'ordonnance du 26 avril 1686 souhaite « favorablement traiter » ceux qui empêcheront les protestants de fuir : ainsi les hardes de ceux qui seront arrêtés seront distribuées aux gardes. La déclaration du 7 mai 1686 condamne aux galères ceux qui aident les protestants à fuir. La déclaration du 12 octobre 1687 décide que seront condamnés à la peine de mort « ceux de nos sujets qui se trouveront coupables d'avoir directement ou indirectement favorisé et contribué à l'évasion et retraite des Nouveaux Convertis (NC) hors de notre royaume, soit en les conduisant eux-mêmes, soit en leur indiquant des routes et des guides pour les faire sortir¹⁵ ». Malgré cette législation, les protestants qui tentent de fuir reçoivent des soutiens.

La famille Briot de Tours cherche à rejoindre l'Angleterre en prenant un navire à Saint-Malo. Le père s'enfuit avec six enfants, laissant sa femme à Tours. Ils sont accompagnés d'un homme et de deux femmes, les dix personnes se déplaçant les uns en calèche, les autres à cheval. Le trajet choisi passe par Saumur, Angers, Candé, Rennes et Saint-Malo. Les fugitifs dorment dans les auberges des messageries et ils y obtiennent des chevaux. Les responsables des messageries ne sont pas dupes sur l'identité confessionnelle des voyageurs et les motifs de leur déplacement. L'un d'eux apparaît plus particulièrement comme complice, il s'agit de Jacques Hartel, responsable des messageries de Rennes à Saint-Malo et à Dinan, qui tient l'auberge du *Chapeau royal*, près de la place Sainte-Anne à Rennes. Il est cependant dénoncé par plusieurs fugitifs arrêtés à Rennes ou à Saint-Malo et par certains de ses commis et valets. Toutefois, les complicités de Briot sont plus importantes dans la mesure où il reçoit également de l'aide de la part de Jean Magon, négociant et armateur de Saint-Malo, avec qui il était en relation d'affaires. C'est donc par ces différents soutiens que la famille Briot peut embarquer pour l'Angleterre¹⁶.

Isaac Dumont de Bostaquet se rend à Dieppe au printemps 1687 et rencontre le commandant de la place au courant de tous les agissements et préparatifs de la famille qui cherche à rejoindre le Refuge. Rien n'est entrepris contre Dumont de Bostaquet, alors que les autorités locales savent très bien qu'il facilite des départs de protestants normands. Et le noble normand ajoute dans ses Mémoires « qu'il [le commandant de la place de Dieppe] me prioit de ne point engager dans ces affaires ; que je n'avois pas lieu de me plaindre, ayant une entière liberté de faire chez moi tous les

15. Différentes lois dans PILATTE, Léon, *Édits, déclarations et arrests concernant la Religion P. Réformée (1662-1751)*, Paris, 1885.

16. FORGET, Yolaine, « La Révocation de l'édit de Nantes et la répression des départs clandestins : un dossier Daniel de Francheville », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 133, 1987, p. 603. Le guide Pierre Michaut, arrêté en 1715, conduit les protestants poitevins de Saint-Maixent à Granville par Nantes, Chateaubriand et Fougères, ou ceux de Parthenay par Angers et Laval ; voir MAILLARD, Thierry, « Les routes de l'exil, du Poitou vers les îles normandes et l'Angleterre. Le guide pierre Michaut », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 49 (1900), p. 281-291.

exercices de ma religion ; et que l'on s'assembloit chez moi publiquement ; et qu'ainsi j'avois le plus grand tort du monde de quitter le royaume, et de m'exposer à une perte assurée en favorisant ceux qui prenoient ce mauvais part¹⁷ ».

Ces complicités viennent aussi bien de protestants que de catholiques. Lors de ses préparatifs de fuite, Jean Migault cherche la clandestinité afin de ne pas attirer l'attention de ses voisins et écrit : « Je ne me cachai pourtant pas à tous mes voisins. Il y en avait un en qui j'avais une entière confiance, avec raison ; il était papiste, mais honnête homme, secret aussi bien que sa femme¹⁸. » Avant d'espérer faire monter sa famille dans un navire, le même Jean Migault trouve à la loger chez un protestant rochelais qu'il connaissait de longue date, « lequel trouva à propos de se faire appeler grand-père par les quatre plus petits de vous à cause des voisins lesquels tous étaient papistes. Personne du voisinage ne dit un mot¹⁹ ». Jacques Fontaine après un premier départ raté, loge « chez un bourgeois où 15 ou 20 de nous passâmes le jour cachés chez lui²⁰ ». La Tremblade en 1685 est un bourg quasi exclusivement protestant.

La même attitude de la part de catholiques est évoquée par Jean Valat. Parti du Vigan, ayant rejoint Montpellier, il arrive à Nîmes où il loge dans une auberge appelée *Au mulet* : il y rencontre « deux ou trois messieurs du Vigan ». Dans la conversation, il leur ment, leur disant qu'il allait retourner au Vigan avec eux et il ajoute : « Cela fit qu'ils ne songèrent point à me faire arrêter », mais manifestement ils ne crurent pas en ses explications²¹. Ensuite, pour traverser le Rhône à Pont-Saint-Esprit et ne pas être inquiété par la justice, il se lie d'amitié avec Monsieur de Poussague, un catholique avec qui un soir il a la conversation suivante : « Au dîner, Monsieur de Poussague me dit où j'avais entendu la messe. Je lui répondis que je m'en étais passé ce jour-là. » « Quoi, dit-il, passer un dimanche sans ouïr la messe ? » « Ne faites pas tant de bruit, lui dis-je, j'ai le même reproche à vous faire ! » « Vous avez aussi peu à faire des messes que moi, continua-t-il ; dites-moi le vrai : êtes-vous catholique romain ? » « Puisqu'il faut répondre par oui ou par non, répliquai-je, je vous dirai que je suis réformé ! » « Vous faites bien de me l'avouer, dit-il, car je pourrai vous rendre service dans la suite, en disant que je vous connais pour des catholiques de naissance, surtout à Monsieur le juge criminel avec qui nous logerons ce soir²². » Enfin, lors de l'étape de Valence, avant de rejoindre Lyon, il est de nouveau inquiété, mais il reçoit l'aide d'un garde qui « avait été de la Religion, et quoiqu'il se fût fait papiste, il conservait toujours les mêmes sentiments qu'il avait eus²³ ».

17. DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, p. 141-142.

18. *Journal de Jean Migault*, p. 90.

19. *Ibidem*, p. 93.

20. FONTAINE, Jacques, *Mémoires*, p. 128.

21. VALAT, Jean, *Mémoires*, p. 102-103.

22. *Ibidem*, p. 106.

23. *Ibid.*, p. 107.

Ces complicités montrent qu'il existe de véritables filières afin de conduire les fugitifs à la frontière. Arrivé à Lyon, Jean Valat va à la rencontre d'un certain Philip, marchand allemand résidant à Lyon qui, dit-il, « avait fait passer des messieurs de notre connaissance ». Il met Valat en contact avec les « demoiselles de Bazin qui donnaient des guides à ceux qui en demandaient ». Elles le mettent en relation avec un paysan, la négociation étant conclue à quatre louis d'or, un payé d'avance et trois louis laissés aux sœurs Bazin qui donneraient la somme à l'issue du parcours au paysan en cas de réussite; en cas d'échec la somme serait rendue au fugitif, probablement par l'intermédiaire de banquiers installés à Lyon et à Genève²⁴. Les sœurs Bazin ont été arrêtées peu de temps après que Jean Valat les ait contactées.

Alors que Dumont de Bostaquet prépare la fuite de sa mère et de sa sœur par un navire étranger en 1687, il se rend à Luneray voir une amie : « Je lui dis le sujet de mon voyage et aussitôt elle m'envoya quérir un paysan nommé Le Tillais qui se mêloit des embarquements. Il y avoit une infinité de monde à Luneray pour ce même dessein²⁵. » Il est averti le 19 mai 1687, jour du lundi de Pentecôte qu'« un vaisseau anglais étoit abordé à Saint-Aubin, pour chercher des passagers, et qu'il y avoit des matelots à terre et un avec qui l'on pouvoit traiter. Cette nouvelle me réjouit, et me fit donner ordre de m'amener ces gens, ce que l'on fit en diligence. Je traitai avec eux par deux pistoles et demie par tête, et leur dis tout ce que je pus pour faire la chose sûrement²⁶ ». De même, lors de sa fuite à cheval, il reçoit l'aide de protestants picards qui l'hébergent, le cachent. Ainsi, il est accueilli par M. Monthuc, « trop connu pour huguenot ». Pour traverser la Picardie, celui-ci lui fournit un guide nommé Jean Teiller, « un homme de la religion » qui voulait fuir également²⁷. Ces complicités ne doivent pas faire oublier les nombreux obstacles rencontrés par les huguenots.

Des voyages à hauts risques

Rejoindre le bateau peut être une épreuve. Lors de sa première tentative de fuite en janvier 1688, Jean Migault et sa famille ont rendez-vous de nuit à l'extérieur de La Rochelle :

« Il nous souviendra de cette triste nuit puisqu'il n'est pas possible qu'on puisse plus souffrir que ce que nous souffrîmes pendant sa durée. Le froid était extrême, la nuit fort obscure. Il avait plu tout le jour précédent. Les chemins étaient tous remplis d'eau et ne les pouvant suivre, et ne l'osant même pas, crainte de trouver quelque personne qui nous découvrit, nous étions obligés la plupart du temps d'aller à travers les champs et les vignes, où les sillons étaient fort hauts et la terre molle²⁸. »

24. *Ibid.*, p. 109.

25. DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, p. 144.

26. *Ibidem*, p. 145.

27. *Ibid.*, p. 177.

28. *Journal de Jean Migault*, p. 94.

Jacques Fontaine rencontre des difficultés similaires. En novembre 1685, alors que la surveillance des côtes est très importante²⁹, il cherche à monter dans une chaloupe qui doit le conduire à une frégate anglaise. Il se retrouve de nuit avec une soixantaine de personnes à attendre de pouvoir monter dans le navire, mais ce dernier n'est jamais venu. Le lendemain matin, ils sont toujours dans les dunes. La raison donnée par Jacques Fontaine est que « quelques-uns ne prirent pas toute la précaution nécessaire pour cacher leur évasion, de sorte que les papistes en furent avertis et envoyèrent incessamment ordonner au vaisseau de ne pas partir³⁰ ».

Certains voyages échouent avant même d'avoir commencé. Dans les témoignages consultés, une des premières raisons est l'absence de navire disponible et la trop importante surveillance des côtes. Jean Migault explique par exemple que, de La Rochelle, il met sur pied avec d'autres protestants une première tentative d'évasion en voulant affréter « un vaisseau hollandais, lequel moyennant mille écus, le capitaine nous devait recevoir en son bord jusques au nombre de soixante et dix ou quatre-vingts personnes³¹ ». L'isolement du lieu de rendez-vous par une nuit froide de janvier fait que « un petit nombre qui s'écarta dans les ténèbres, et ne purent jamais se rendre avec la troupe d'environ 70 à 75 personnes³² ». La peur des gardes surveillant les côtes affole le groupe quand il entend les marins venus les chercher à bord d'une chaloupe pour les transporter ensuite dans le navire. L'embarcation ne transportant qu'une vingtaine de personnes et alors qu'elle n'a pu faire que deux voyages, la famille Migault se trouve contrainte à rester sur le rivage sans pouvoir monter à bord. Un certain désespoir apparaît alors dans le *Journal* de Migault :

« Il nous fallut rester là avec dix-huit ou vingt personnes, tous gelés et lassés de la fatigue de cette triste nuit, demi-morts de froid et de peur, pour ne savoir ce que nous deviendrions, étant si près du jour. L'air s'éclaircit de toutes parts, et puis le soleil se leva. Nous fûmes certains alors que nous étions abandonnés, et ceux qui restèrent avec nous se crurent aussi bien que moi victime du gouverneur de La Rochelle, et nous ne pensions point échapper les prisons³³. »

29. EVESQUE, Jacques, « La Révocation de l'édit de Nantes vue à travers les dépêches de la Marine (1678-1700) », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, tome 131 (1985), p. 219-228. Les amirautés du Ponant et du Levant étaient chargées de contrôler les navires. Toute d'abord, des frégates furent envoyées dans les ports les plus propices aux départs ; elles furent remplacées en mars 1686 par des corps de garde ; enfin, en juin 1687, la surveillance est accrue par la nomination d'officiers de marine dans les paroisses d'Aunis et de Saintonge où les protestants étaient nombreux.

30. FONTAINE, Jacques, *Mémoires*, p. 128. « Cependant le curé de La Tremblade [...] eut la curiosité de venir visiter de pied les rivages de la mer ; ils avaient déjà fait un grand circuit et étaient justement sur nous, car nous nous étions tous mis entre deux petites montagnes de sable [...]. Mais par une providence toute divine, deux pauvres pêcheurs qui nous avaient vus les ayant rencontrés et sachant leur dessein, leur firent croire qu'ils s'étaient écartés [...] et les conduisirent fort officieusement par un autre chemin » (p. 128).

31. *Journal de Jean Migault*, p. 87.

32. *Ibidem*, p. 94.

33. *Ibid.*, p. 97.

Ils ne sont pas toutefois arrêtés ; la seconde tentative a été la bonne. Dumont de Bostaquet connaît le même type de difficultés quand il veut faire monter sa mère et sa sœur dans un navire ; c'est également un échec. Il faut dire que le départ n'était pas discret. Il explique qu'il y avait peut-être trois cents personnes, hommes, femmes et enfants, à être regroupés pour quitter le royaume près de Dieppe. Les fugitifs sont dispersés sur la plage par des habitants de la région³⁴.

Arrestations, contrôles des gardes aux limites entre provinces, aux frontières et sur les côtes constituent donc les principaux dangers. Jean Valat, qui souhaite traverser le Rhône à Pont-Saint-Esprit, apprend : « nous ne passerions pas le pont sans faire voir un passeport ». Ses inquiétudes augmentent quand on lui dit que le juge criminel de Nîmes se trouve justement là et, écrit-il, « nous croyions que le juge criminel allait sur les chemins pour voir ceux qui voyageaient et pour arrêter ceux qui voudraient sortir du royaume³⁵ ». À Valence, il est inquiété par un père jésuite qui l'interroge sur sa destination : Jean Valat lui ment autant sur ses origines que sur les motivations de son voyage : « Toutes les interrogations de ce jésuite me faisaient suer. [...] Nous soupâmes ensemble. Je bus à sa santé comme les autres, l'appelant Mon Père. Sa présence m'ôta entièrement l'appétit³⁶. »

Certains cependant n'échappent pas à l'arrestation. Le même Jean Valat explique, alors qu'il traverse la ville de Vienne : « Nous voyions passer sur le Rhône des barques pleines des gens qu'on avait arrêtés sur les frontières et qu'on menait prisonniers³⁷. » La famille Fanjoux de Tours, c'est-à-dire les parents et les trois enfants, est arrêtée à Rennes en compagnie d'un apothicaire venu de Châtellerauld. Ils sont passés sans encombre par La Flèche, Laval et Vitré. Comme eux, entre le 9 octobre et le 18 décembre 1685, trente-sept protestants de plusieurs provinces sont arrêtés et emprisonnés à Saint-Malo : ils ne sont relâchés que s'ils abjurent³⁸. C'est ce qui arrive également à Moïse Bernard, avocat de Saumur qui est arrêté en février 1686 près de la frontière entre la Franche Comté et la Suisse, ou à Philippe Aubin, autre avocat saumurois arrêté dans la même province en avril 1686³⁹.

Jacques Fontaine passe une journée à se cacher chez un protestant de La Tremblade, mais, nous apprend-il, il « nous gardait fort à regret ; car on fouillait dans toutes les maisons pour découvrir où nous étions. Il passa tout le jour dans des frayeurs terribles, car il y avait mille écus d'amende à qui recelait un protestant. La nuit venue, il résolut à ne plus courir de tel

34. DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, p. 147.

35. VALAT, Jean, *Mémoires*, p. 104.

36. *Ibidem*, p. 107.

37. *Ibid.*, p. 109.

38. FORGET, Yolaine, « La Révocation de l'édit de Nantes... », p. 603.

39. BOISSON, Didier, « Les protestants de la province synodale d'Anjou-Touraine-Maine et le Refuge aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 113, 2006, n° 2, p. 43-60.

risque et nous ordonna à tous de sortir de sa maison : cela était un peu incivil, mais sa raison était fort pertinente⁴⁰ ». De la même façon, les navires étrangers, principalement anglais et hollandais sont surveillés par la flotte française : peu de temps avant de monter dans la frégate anglaise qui doit le conduire hors de France, Jacques Fontaine voit son navire visité et fouillé par des gardes français qui n'y trouvent qu'un ministre et sa famille qui eux avaient le droit de sortir du royaume⁴¹.

Dumont de Bostaquet évoque cette surveillance des côtes. Il écrit que « dans ce temps le bruit couroit qu l'on alloit remettre les gardes sur les côtes pour empêcher le passage qui étoit assez libre. [...] M. de Saint-Jehan devoit le lundi ou le mardi des fêtes de la Pentecôte faire revue des paysans destinés pour la garde des côtes⁴² ». Le passage de Normandie en Picardie est une inquiétude pour Dumont de Bostaquet. En effet, il doit traverser la Somme à Pont-de-Rémy et il écrit :

« Tous les passages y sont d'ordinaire gardés, pour empêcher le transport du tabac et du sel que l'on apporte du pays d'Artois en Normandie ; mais ils l'étoient plus étroitement depuis la persécution qui faisoit fuir le royaume à une infinité de monde de toutes conditions, sexe et âge, de manière qu'y en ayant plusieurs arrêtés, à partie desquels on avait fait subir la rigueur des ordonnances qui infligeoit la peine des galères à ceux qui seroient pris se sauvant, cela rendoit le passage difficile⁴³. »

Les gardes le laissent passer sans difficulté.

L'hostilité d'une partie de la population est perceptible dans les sources. En traversant un village près de la frontière de la Savoie, Valat et les personnes qui l'accompagnent reçoivent des pierres sur leur passage de la part de paysans. Autre difficulté rencontrée, la malhonnêteté des passeurs. Le premier passeur rencontré à Lyon par Jean Valat est de ceux-là. En effet, au départ de Lyon, le paysan conseille à Valat et aux autres fugitifs qu'il conduit à la frontière de ne pas rester en groupe pour ne pas attirer de soupçons et il leur donne rendez-vous à la sortie de la ville. Ils ne l'ont jamais revu et le louis donné est ainsi perdu. Le guide suivant paraît aussi un peu filou : le groupe en fuite auquel Jean Valat appartient reste caché dans une maison toute une journée, mais le guide vient les voir et « nous dit qu'un homme qui travaillait sur le toit de la maison nous avait entendus et qu'il voulait nous aller dénoncer aux gardes du roi qui étaient là tout près si nous lui donnions pas un louis d'or chacun⁴⁴ ». Les fugitifs, apparemment une quinzaine, refusent de céder au chantage du guide qui décide alors de les dénoncer car, écrit Valat, nous étions « ensemble pour sortir du royaume contre la volonté de Sa Majesté ». Ils fuient alors en courant, poursuivis par un groupe de paysans qui avaient été ameutés par le guide et le paysan.

40. FONTAINE, Jacques, *Mémoires*, p. 128.

41. *Ibidem*, p. 129.

42. DUMONT DE BOSTAQUET, Isaac, *Mémoires*, p. 142.

43. *Ibidem*, p. 166.

44. VALAT, Jean, *Mémoires*, p. 112.

Deux jours après avoir quitté Lyon, notre Jean Valat s'y retrouve après ce deuxième échec⁴⁵.

Lors de la troisième tentative pour rallier Genève, le nouveau guide de Valat et des autres huguenots qui l'accompagnent les fait entrer dans une maison afin que la troupe des dix-huit fugitifs s'y restaure. « On nous donna du pain et du vin, du fromage et des œufs. » Mais l'hôte demande alors 12 sols à chacun, repas pour lequel Valat écrit : « 4 sols l'auraient bien payé. » Un des fugitifs refuse de payer et menace l'hôte : « Il lui dit qu'il n'avait pas la somme qu'il demandait, mais même s'il l'avait, plutôt que de la lui donner, il retournerait sur ses pas pour l'aller dénoncer à la justice; qu'il nous avait recelés, et qu'il serait content de se faire papiste pour le faire pendre⁴⁶. » Valat pense une nouvelle fois que les guides et l'hôte sont complices. Une solution est cependant trouvée. Les difficultés ne s'arrêtent pas là. Juste avant de passer la frontière, ils passent la journée dans une grange appartenant au guide. Un homme, probablement en « intelligence » avec le guide leur fait savoir qu'il leur réclame un louis d'or chacun, sinon il les dénoncerait. Une nouvelle fois un accord est trouvé par l'entremise du guide. Mais en fin de journée, ce dernier leur annonce que les gardes sont près du village. Les fugitifs font comprendre que « nous nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de sang⁴⁷ ». Les gardes, après discussions avec les guides, devant la résolution des fugitifs, renoncent à arrêter les protestants qui peuvent ainsi passer la frontière, traverser la Savoie sans encombre et rejoindre Genève.

•

À travers les exemples de ces différents mémoires et journaux écrits – qui pourraient être multipliés – par des huguenots venant de différentes provinces du royaume, le voyage interdit rencontre de nombreuses similitudes. Malgré les interdictions et la répression, malgré la multiplication des lois et des contrôles autant sur les côtes, aux frontières et dans le territoire même du royaume, les huguenots tentent leur chance, trouvent des complicités autant de la part de leurs coreligionnaires que de celles de catholiques, mais les obstacles sont également nombreux. La frontière traversée ou le navire accosté dans un port du Refuge, le voyage des fugitifs n'est pas achevé.

45. *Ibidem*, p. 112-113.

46. *Ibid.*, p. 113-114.

47. *Ibid.*, p. 115-117.

RÉSUMÉ

Au moment de la Révocation de l'édit de Nantes, alors que l'émigration est interdite pour les protestants français, ils sont plus de 150 000 à rejoindre un pays protestant étranger. Que les protestants partent par terre ou par mer, certains d'entre eux ont raconté leurs conditions de voyage entre la France et le pays du Refuge. Ils bénéficient d'aides et de complicités durant le trajet, aussi bien de la part de protestants que de catholiques, mais ils subissent des vols, ils rencontrent des échecs et de nombreuses difficultés, voire des arrestations et des emprisonnements. Les témoignages permettent de décrire ces voyages interdits à travers la France.

ABSTRACT

At the time of the revocation of the Edict of Nantes, when emigration was outlawed for French Protestants, over 150,000 fled to a foreign Protestant country. Whether they left over land or by sea, some of them left accounts of the conditions in which they travelled between France and their place of refuge. During their journey, they benefitted from the help and complicity of both Protestants and Catholics but were also robbed and faced many difficulties and failures that sometimes led to arrests and imprisonment. The accounts enable us to describe these forbidden journeys through France.